

BRIGANDES.

Congr Soc SAV.

MRS 1907.

CARTOUCHE

IV

Autels-cippes chrétiens de Provence

par le C^{ie} de GÉRIN-RICARD

Président de la Société de Statistique et de la Société Archéologique de Provence.

Vice-président de la section d'Archéologie du Congrès.

Des monuments laissés en Provence par le christianisme primitif, les sarcophages surtout, ont été étudiés par de savantes personnalités, telles que Le Blant, Faillon, Albanès, Rostan. Les autels sont moins connus et cependant l'abbé Pougnet, d'abord, Bargès, MM. Eysséric, Gazan, Mougins de Roquefort, Chaillan et moi-même en avons signalé ensuite quelques-uns. Aussi un *corpus* de ces intéressants antiques et d'autres pièces contemporaines s'impose; j'entreprendrai peut-être ce travail qui permettra des rapprochements entre ces divers échantillons de sculpture et les quelques pièces analogues qui existent en dehors de la région provençale. Enfin, ces dessins nous conserveront les lignes de ces monuments, menacés, comme tous, de disparaître moins par suite des ravages du temps que par les outrages des hommes.

Aujourd'hui, je me bornerai à donner la liste assez courte et la bibliographie de ce que j'ai appelé les autels-cippes chrétiens et j'en signalerai trois, dont deux au moins sont inédits.

TP MAR 115



l'art qui précède les schémas d'art religieux et pour le double pour de l'art historique et artistique.

Avec comment l'abbé Poquet classe les autels de notre région, en commençant par les types les plus anciens : autels massifs, autels pédiculés, autels-tables, autels à rétables.

Dans la première catégorie, il a placé les autels du x^{iv} siècle qu'il appelle primitifs et qui comprennent des autels en forme de dés, les uns unis comme aux abbayes de Sénanque et de Montmajour ; d'autres, à arcatures et à statues comme ceux des cathédrales d'Arles, d'Apt, de Vienne et d'Avignon. Il ne fait aucune mention spéciale des autels procédant du cippe antique, et ne parle qu'incidemment, sans donner d'exemple caractéristique, de l'emploi, comme supports, de pierres patènnes. Ici, au contraire, je ne m'occuperai que de ce dernier genre et je laisserai de côté même les tables d'autels pédiculés, très intéressantes par les sculptures de leurs frises et dont Saint-Victor de Marseille, Saint-Pierre d'Auriol, Saint-Germain de Venel, Saint-Pierre de Belcodène, Saint-Jean de Bernasse de fourni de remarquables spécimens ².

Les autels mérovingiens, comme certains de l'époque romane, au lieu d'être adossés au mur de l'abside, étaient placés isolément au milieu du chœur et l'officiant célébraient ainsi en regard des fidèles.

ESSAI D'INVENTAIRE DES AUTELS-CIPPES MÉROVINGIENS.

Bouches-du-Rhône. — *Rognes.* Marble de 0 m. 90 de hauteur, au centre monogramme *decussatum* aux 6 branches pat-

¹ Plusieurs de ces autels sont contemporains des autels-cippes, leur ornementation étant analogue ; certains sont peut-être même plus anciens.

² *Congrès scientifique de France tenu à Aix en 1866*, t. II, p. 352.

tées, bordées et perlées avec z et w de 0,05, le tout entouré d'une couronne ; face postérieure unie, sur les côtés, une croix en relief de 0,50 de haut sur 0,43 de large. Sert de support de croix dans l'ancien cimetière de Rognes ; était autrefois au centre du maître-autel de l'église paroissiale. Ce monument a été décrit d'une façon complète par M. l'abbé Constantin en 1890¹, puis décrit à nouveau et sa face principale figurée par M. Chaillan en 1903². (Voir planche, figure 8.)

Roussel. — Pierre de 0,76 de haut et de 0,40 de côté ; l'ornementation a disparu sur deux faces, par suite d'un travail de ravalement ; sur la face principale, monogramme en forme de roue à 8 branches ou rayons avec α et ω entouré d'une couronne ; au-dessus, deux petites arcatures géminées de 0,16 X 0,12 à plein cintre avec pilastres à chapiteaux ; sujets effacés à l'intérieur. Sur un des côtés, vase avec anses droites, d'où s'élançait une palmette et un cep de vigne qui décrit de très gracieux enlacements. Sur le sommet, tombeau à reliques ou *loculus* de 12 centimètres de côté sur 5 de profondeur.

Ce monument, découvert vers 1842 à Favaric, où se trouvait la *cella* de Saint-Pierre et de Sainte-Marie citée dans des chartes à partir de l'an 1050³, a été dessiné et étudié par M. Saint-Marcel Eysseric qui l'a signalé à M. Flouest et ce dernier en a fait l'objet d'une communication à la Société des Antiquaires de France en 1882⁴, puis, en 1903, M. Chaillan, de son côté⁵,

¹ *Les paroisses du diocèse d'Aix*, p. 515.

² *Note sur trois monuments mérovingiens*, etc. Aix, Pourcel, p. 6 et 7.

³ C'est par erreur que Flouest place cet ancien prieuré dans les Basses-Alpes.

⁴ Séance du 15 mars 1882. Bulletin, note et dessin, p. 186.

⁵ Ut supra, p. 12 et 13.

M. Arnaud d'Agnel et moi¹ du nôtre, réparâmes de ce curieux monument, dont j'avais pris un dessin sur place le 16 juillet 1901 (V. planche, fig. 3).

Salon. — La chapelle Sainte-Croix du Salonet renfermait un autel dont il sera parlé plus loin.

Var. — Brignoles. — Autel dit pierre de *San Sumian*, dont il sera parlé plus loin.

La Celle. — Dans l'antique sanctuaire de la Gayole, où a été trouvé le plus ancien sarcophage chrétien que l'on connaisse, se trouvait un cippe quadrangulaire, transporté depuis au séminaire de Brignoles. Albanès l'avait signalé en 1886² et M. Chailan en a donné une reproduction avec un commentaire en 1903³ ; j'en ai pris un dessin le 22 septembre 1905 (Voir planche, fig. 2).

C'est une pierre de 1 m. 20 de hauteur sur 0,50 et 0,35 avec *loculus* de 12 X 10 X 10 centimètres au sommet. Une seule face est sculptée et présente le chrisme à 6 branches pattées composé d'un rho (P) à haste allongée avec boucle très réduite et d'un X qui porte suspendu à ses bras supérieurs A et ω. Au-dessus est figuré un oiseau qui paraît être un aigle. Ce sujet rappelle beaucoup un des bas-reliefs mérovingiens de l'église de Vence, dont un moulage existe au musée de Cannes et qui a été figuré par M. E. Blanc⁴ (V. planche, fig. 9).

¹ Concours des antiquités de la France 1903 (Académie des Inscriptions et belles-lettres). *Les Antiquités de la vallée de l'Arc*, Aix, 1906, p. 175.

² *Deux inscriptions métriques du V^e siècle trouvées à la Gayole*, Marseille, 1886, p. 3.

³ Op. cit., p. 21.

⁴ *La Cathédrale de Vence*. Extrait du *Bulletin monumental*, 1877-78, p. 8, 18, 19.

Saint-Zacharie. — Dans l'Hôtel-de-Ville, cippe païen provenant de l'ancien couvent des Bénédictines (0,82 X 0,48 X 0,38), portant sur sa face principale une dédicace à Jupiter.

IOVI

Jovi Optimo maximo

OMX

A une époque postérieure, a été gravé au trait, sur le revers du monument, une croix latine pattée entre deux agneaux, le tout surmonté d'une draperie à deux pentes sortant d'un baldaquin à festons. Bargès¹ a été le premier à faire connaître cet autel, auquel M. Camille Jullian a aussi consacré un savant article² (Voir planche, fig. 6).

AUTEL DE SAINTE-CROIX DE SALON.

A cinq kilomètres à l'est de Salon et sur un des points culminants de la chaîne de collines qui sépare le territoire d'Aurons du Val de Cuech existent les ruines d'un *castellum* antique, appelé le Salonet. Cet *oppidum*, de 10 hectares de superficie, est défendu par des escarpements, sauf du côté du nord, où une double ligne de remparts barre le côté faible de la position.

Les quelques fouilles que j'ai pu y pratiquer m'ont permis de reconnaître que ce point avait été occupé pendant un très long espace de temps, puisqu'on y rencontre des instruments

¹ *Notice sur un autel antique à Saint-Zacharie*. Leroux, Paris, 1875. J'ai vérifié le dessin publié par Bargès ; il est exact, à ce détail près que la croix est pattée et les agneaux plus grands et plus rapprochés des bras de la croix, qui touche par son sommet aux tentures. M. Victor Fabre, de St-Zacharie, a eu l'obligeance de m'envoyer un meilleur croquis du monument que celui reproduit ici d'après Bargès, mais notre cliché était déjà fait.

Les inscriptions de la vallée de l'Huveaune. Vienne, 1885. *Bull. épigraphique* et c. L. I. XII.

en silex et en pierre polie, des bijoux de l'époque du bronze, des monnaies grecques, marseillaises en argent et en bronze, des poteries robenhausiennes, grecques, romaines et chrétiennes et notamment pour cette dernière époque de la vaisselle estampée à palmettes et rouelles.

Sur le point le plus élevé de l'*oppidum*, subsistent les ruines de la chapelle médiévale de Sainte-Croix et de divers bâtiments annexes qui servaient à loger des moines. Ces derniers, au cours de certaines périodes troublées, ne se trouvant plus suffisamment en sûreté dans ces locaux, creusèrent des réduits dans le banc de molasse taillé à pic qui supporte la chapelle et à mi-hauteur de celui-ci. On ne pouvait accéder dans ces grottes artificielles munies d'une porte étroite et de lucarnes qu'au moyen de cordes et en empruntant une corniche de la roche qui cesse brusquement à quelques mètres du réduit par une entaille faite à dessein. Une planche ou un madrier faisant office de pont-levis devait permettre aux habitants de franchir l'obstacle.

Au xvii^e siècle, quelques religieux, suivant la règle de saint François, construisirent, à 200 m. environ au sud et au-dessous de l'*oppidum* et de la chapelle Sainte-Croix, un assez vaste monastère avec église : c'est le couvent de Notre-Dame de Cuech, très belle solitude, d'où la vue embrasse toute la vallée de la Touloubre, peuplée de villages et de hameaux.

L'église de ce couvent est précédée d'une cour, au milieu de laquelle, gisait parmi de hautes herbes, le monument dont la description suit et qui devait être jadis dans la chapelle Sainte-Croix : c'est probablement au xvii^e siècle, lors de la construction du monastère, qu'il aura été descendu à Notre-Dame de Cuech. Cet intéressant échantillon d'art mériterait une meilleure place ; c'est ce que ne manquera pas de faire M. le comte de Florans, propriétaire des lieux, à qui j'ai signalé et l'existence du monument et son état d'abandon complet.

Description. — Dé de pierre en calcaire tendre et blanc (probablement des carrières de Fontvieille ou des Baux) avec soubassement mouluré et saillant (hauteur 0,75; largeur des côtés 0,50), les quatre faces sculptées en bas-relief.

Panneau de face : chrisme composé d'un X vergé inscrit dans une couronne ou guirlande de laurier, appelée aussi *orarium* ; à droite, un oméga de forme assez particulière ; l'alpha, qui se trouvait certainement à gauche, a disparu.

Panneau de derrière : croix latine aux bras ornés de perles ovales en relief¹, au pied accosté de deux vases à base étroite et à col évasé d'où sort une palmette. De ce côté, le soubassement présente une entaille semi-circulaire formant pont².

Panneaux des côtés : ils sont identiques. A leur base, trois palmettes posées en éventail, d'où partent deux tiges à enroulements, dont la disposition générale affecte la forme d'un cœur et dont l'extrémité de chacune, recourbée à l'intérieur, se termine par une fleur à sept pétales assez semblable à un soleil (? tournesol).

Cette pierre ayant été réemployée à une époque indéterminée pour le pied droit d'une porte, on l'a entaillée dans le sens de sa hauteur sur le panneau de droite. Les arêtes du plan supérieur du monument ont été émoussées probablement à ce moment (V. planche, fig. 1).

L'artiste qui a sculpté ces bas-reliefs a opéré par évidement ou affouillement de la pierre sans modifier le plan de parement et ce procédé est caractéristique de l'époque franque. Quant au

Un marbre du musée d'Arles offre aussi une croix latine gemmée, c'est-à-dire ornée de pierres précieuses ovales, rondes et lozangiformes, accompagnée d'oiseaux, de palmiers et du chrisme dans une guirlande. M. de Caumont (*Archéologie des états primaires*, 1868, p. 186) considérait cette pièce comme appartenant au v^e siècle.

² J'ai remarqué des entailles de cette forme à la base de plusieurs autels païens.

milieu archéologique où se trouvait l'autel, il présente — je l'ai dit déjà — de nombreux vestiges de cette période et notamment des poteries de basse époque estampée à palmettes, rouelles, soleils, motifs qui se retrouvent, du reste, sur l'autel de Sainte-Croix¹.

AUTEL DE SAN-SUMIAN A BRIGNOLES.

Le 22 septembre 1905, au retour d'une visite faite aux antiques conservés au séminaire de Brignoles et aussi au milliaire de la Dôme, un obligé confrère, M. C. Auzivizier, me proposa de faire décrire un petit crochet à notre promenade pour voir la statue de San Sumian (que l'on traduit en français par Saint Siméon). Nous y fumes bientôt et grand fut mon étonnement en me trouvant en présence, non d'une statue, mais d'un autel chrétien représentant une figure humaine en pied sur sa face principale.

Le monument est en grès ; il mesure 1^m70 de hauteur, y compris un soubassement de 35 centimètres en forme de sphère irrégulière, destiné à être enfoncé dans le sol, largeur 0,50 centimètres ; épaisseur, 0,32. Cette pierre est encastrée debout dans la partie supérieure du mur de clôture qui entoure le point de captage des sources alimentant Brignoles² ; son sommet est au niveau du couronnement du mur, ce qui m'a permis de constater qu'il était muni d'un classique *loculus* (de 10 X 10 X 7 centimètres), avec rainure pour l'emboîtement d'une dalle de couverture.

¹ Cf. sur ce genre de poterie, H. DE GÉAIN-RICARD, *Rapport sur une mission archéologique en Italie*. Nouvelles archives des missions scientifiques, t. XIII, 1905, Impr. Nationale.

² Cette source, qui jaillit par deux émissaires distants de 10 m., débite plus de 1 m. cube par minute ; ses deux branches se rejoignent et forment un maient jadis une jolie nappe d'eau recouverte depuis 1692 par les travaux de captage.

La face principale représente un personnage en pied, vu de face, de 97 centimètres de haut ; le corps est encadré par deux pilastres demi-ronds et la tête semble appuyée sur un coussin orné de deux X ; les traits de la face sont effacés, mais on aperçoit sur les côtés de la tête les oreilles fortement accusées en forme d'anses, les mains sont jointes à la hauteur de l'abdomen ; de la taille à mi-cuisses, le personnage est vêtu d'une courte jupe semblable au *kilt* des Ecossais, c'est le *sagum* : les pieds semblent pourvus de chaussons montants. La jupe est percée sur le bas et au milieu d'une petite cupule circulaire polie par des atouchements fréquents résultant de pratiques superstitieuses¹.

L'ensemble de l'image est très primitif et je n'ai jamais rien vu de semblable dans les manifestations grotesques si variées de l'art roman. Nous devons être ici en présence d'un échantillon d'art barbare et indigène, dont je ne connais pas d'autre exemple (V. planche, fig. 4).

Dans cette figure, faut-il voir la représentation d'un personnage couché dans son tombeau, comme semblerait l'indiquer à première vue le coussin du chevet, la position des mains qui sont jointes et les pilastres qui dessinent avec le socle la forme d'un sarcophage ? Je ne le pense pas, car la pierre est taillée pour être posée verticalement et l'attitude du sujet évoque l'idée d'un être vivant. Cette sculpture représente-t-elle un saint, saint Siméon ou tout autre ? Cette hypothèse paraît contredite par ce fait que le bas-relief n'offre aucune trace soit du nimbe, attribut surnaturel des saints, soit d'accessoires se rapportant au sacerdoce, tels que calice, bâton pastoral, etc.

La face opposée du monument est entièrement occupée par

¹ La croyance populaire est que les jeunes gens qui embrassent ce nombre trouvent à se marier ; quant aux femmes stériles, elles deviennent fécondes.

une croix ou plus exactement par un tau à enlacements et caissons de style mérovingien, le tout traité avec assez d'art pour qu'on puisse se demander si les deux faces du monument sont l'œuvre du même artiste. L'impression qui se dégage de l'examen de ces deux bas-reliefs est qu'ils ne sont pas contemporains et peut-être l'autel de Brignoles a-t-il, comme celui de Saint-Zacharie, une face d'origine païenne et l'autre incontestablement chrétienne. Du reste, la survivance d'un culte profane est évidente ici par les pratiques idolâtres dont cette pierre était l'objet et ce cas d'une divinité christianisée par la religion nouvelle ne serait point un exemple isolé. Ainsi que Bargès l'avait constaté¹, le catholicisme naissant eut beaucoup de peine à déraciner dans les populations rurales de la Provence les vieilles croyances, même jusqu'à une époque assez tardive, puisqu'un concile, tenu à Arles en 452, dut ordonner que si quelqu'un allumait des flambeaux, rendait un culte à des arbres, à des fontaines ou à des pierres ou bien négligeait de les détruire, il serait réputé coupable de sacrilège.

Quant aux deux autres côtés de la pierre, il est impossible de

¹ « Nous savons par l'histoire que la religion chrétienne eut beaucoup de peine à prendre racine et à se propager dans les contrées occidentales de l'empire romain, notamment dans le midi des Gaules et, en particulier, dans les districts éloignés des grandes villes, dans les montagnes de la Provence et dans les hameaux habités par les indigènes mêlés avec des colons d'origine étrangère ; dans le voisinage de la cité phocéenne et sous l'influence de cette cité éminemment superstitieuse et attachée au culte des dieux de la Grèce, les populations se montrèrent longtemps rebelles aux lumières de l'évangile et obstinées à garder leurs antiques croyances. Marseille, elle-même, n'embrassa que fort tard les bienfaits de la nouvelle religion, car ce n'est que vers la fin du III^e siècle qu'elle donna des martyrs à l'église ; la liste authentique de ses évêques ne commence guère qu'à partir de la conversion de l'empereur Constantin au début du IV^e siècle. » L'étude des débris archéologiques des premiers siècles confirme et éclaircit ces données.

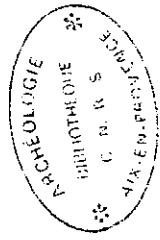
dire s'ils sont sculptés, parce qu'ils sont masqués par la maçonnerie du mur qui fait corps avec eux.

En examinant les abords de ce curieux monument, j'acquis bientôt la conviction qu'une chapelle avait dû exister là, comme me paraissaient l'attester divers fragments d'architecture et notamment une portion de cul-de-lampe ou de chapiteau, placée sur la porte d'une habitation et représentant un fauve tenant dans ses griffes un agneau. Le souvenir de ce sanctuaire disparu est complètement effacé de la mémoire des habitants de Brignoles, mais, sur mon instance, M. Auzivizier a bien voulu faire quelques recherches et par les notes qu'il m'envoya à quelque temps de là, j'appris qu'une église, sous le titre de Saint-Siméon, située à côté de la source de ce nom, avait été donnée au XI^e siècle à l'abbaye de Saint-Césaire d'Arles, que le 4 septembre 1247, l'abbesse Rixend, conféra ce bénéfice à Amiel Venerosi, chanoine d'Aix ; enfin, il est encore question de ce prieuré de San Sumian dans des titres de 1324 et de 1439¹.

Jusqu'à ce jour, le monument de Sumian, dit de Saint-Siméon, n'a jamais été étudié scientifiquement au point de vue archéologique ni seulement figuré, mais le Dr Bérenger-Féraud² en a donné une description incomplète et s'est attaché à rechercher l'étymologie de Sumian et les crédulités populaires attachées à ce personnage. Il dit très justement qu'il n'existe pas de saints appelés Sumian ou Simian et qu'aucun des saints Siméon connus n'est spécial à la Provence. Siméon aurait été proposé à l'époque chrétienne pour remplacer l'ancienne divinité de la source Sumian. Enfin, il pense, en se servant du grec, que la signification de ce nom est *mêler ou polluer ensemble* et la

¹ *Essai historique sur la ville de Brignoles*, d'après les notes de M. Ét. Lebrun. Marseille, 1897, p. 73, 145, 246, 357 et *Archives des Bouches-du-Rhône*, fonds de Saint-Césaire : prieurés. Vc 34, 36, 44 à 50.

² *Superstitions et survivances*. Paris, Leroux, 1896, t. I, p. 413 et 455.



quable de deux sources convergentes, l'avaient considérée par l'amour. »

Alpes-Maritimes. — *Antibes.* — Le colonel Gazan et le Docteur Mougins de Roquefort ont, dans une notice intitulée : *Découverte dans la paroisse d'Antibes de trois autels primitifs chrétiens élevés sur monuments romains*¹, signalé deux cippes funéraires païens, à inscriptions débutant par la formule D [iis] M [anibus], trouvés en 1867 et en 1884, l'un dans la maçonnerie de l'autel de l'Ange Gardien ; l'autre, dans l'autel du Sacré-Cœur. Ces deux autels étaient munis de leur table ; les cippes jouaient là le rôle de supports.

La même publication indique, en outre, que, lors de la reconstruction du maître-autel de l'église paroissiale, effectuée en 1866, on découvrit dans sa face antérieure un dé en grès blanc (de Vence, suivant les auteurs), mesurant : hauteur 1^m 12, largeur 0^m 85, épaisseur 0^m 55, avec socle et corniche moulurés, le sommet muni d'un *loculus* de 0^m 16 de côté et la façade ornée d'un chrisme à huit branches pattées inscrit dans une roue de 0^m 50 de diamètre. (V. planche, fig. 5.)

Un obligé confrère, M. M. Bertrand, sous-bibliothécaire de la ville de Cannes, a bien voulu compléter ces renseignements en nous disant que cet autel a été depuis débité pour servir à la confection de bordures de trottoir.

Ile Saint-Honorat de Lérins. — Dans une visite faite le 29 avril dernier au musée lapidaire qui se trouve dans le plus

¹ *Mémoires du Congrès archéologique tenu à Montbrison en 1885.* Tours, 1886, 19 pages.

petit des cloîtres de l'abbaye cistercienne, dont l'origine remonte au commencement du v^e siècle, j'ai remarqué un cippe en calcaire dur, appelé en Provence pierre froide, de 1^m 45 de hauteur, de 0^m 50 de largeur et d'épaisseur, à socle et à couronnement unis, faisant saillie sur le corps de l'autel qui est orné seulement sur sa face principale d'une croix latine en relief comprenant vers le milieu de sa branche inférieure un *loculus* pour les reliques. Le sommet du monument présente un autre *loculus* carré de 0^m 14 de côté. C'est la première fois que je constate l'existence de deux *loculi* sur le même autel.

« L'autel-cippe de Lérins n'a pas été mentionné dans les deux guides publiés par l'abbaye, probablement parce qu'il était alors au milieu du cimetière, où il servait de base à une croix de bois recouverte de plantes qui le dissimulaient presque complètement. Le *Cartulaire de Saint-Honorat* n'en parle pas non plus. Une pierre semblable se trouverait, paraît-il, à Six-Fours »¹. (V. planche, fig. 7.)

Comme le pensaient MM. de Rossi, Flouest et Rohaut de Fleury, nos autels-cippes de Provence sont, pour la plupart, des autels païens, auxquels le Christianisme est venu ajouter ses symboles propres. Le fait est indéniable pour la pierre de Saint-Zacharie et probable pour celle dite de Saint-Siméon à Brignoles ; il a aussi été constaté à Rome par de Rossi. Dans l'emploi de ces vieux monuments par les propagateurs de la religion du Christ, il ne faut pas voir, je crois, seulement une utilisation pratique de matériaux déjà façonnés, mais surtout un procédé très adroit de conserver à des pierres déjà vénérées leur clien-

¹ Lettre du secrétaire de l'abbaye du 25 juin 1906.

tèle de dévots en évitant de lui demander trop tôt un renoncement complet à ses anciennes croyances. Ainsi que je le rappelaï plus haut, les premiers missionnaires de nos campagnes eurent à compter avec les croyances préexistantes et ce n'est qu'avec de grands ménagements et en évitant toute transition brusque, capable de froisser des convictions très profondes, qu'ils purent, en quelque sorte, infiltrer petit à petit les préceptes et les rites de la foi nouvelle.

A ce moment, on donna même à chaque église un patron dont le nom ou l'image rappelaient la divinité jusque-là adorée¹.

Je n'entends pas affirmer ici que tous les autels-cippes ont été fabriqués avec des monuments païens; on a dû en confectonner tout exprès pour les besoins nouveaux; mais on leur a conservé la forme générale des *aræ* romaines et cela est si vrai que la survivance, même à l'époque romane, du type dont il s'agit est affirmée par la forme de l'autel qui est conservé à l'entrée de la crypte de Tarascon².

Par contre, il est des cas où l'ancien cippe païen a été utilisé, sans modification aucune, comme support d'autel ou de bénitier, comme à Apt, Antibes, Orgon, Gardanne, Saint-Mitre et dans une foule d'autres sanctuaires provençaux. La présence de ces pierres dans un si grand nombre d'églises est une nouvelle preuve du soin que mirent les premiers pasteurs à s'assurer la possession de monuments déjà vénérés pour attirer le peuple dans les nouveaux temples.

¹ Mars fut remplacé par saint Marc ou par des soldats comme saint Martin, saint Victor et saint Maurice; Saturne, par saint Saturnin; Vénus, par la sainte Vierge; le culte aérien d'Apollon, par saint Apollinaire ou par saint Michel ou un autre archange. (Cf. *Les Antiquités de l'Arc*, par H. de Gérin et Arnaud d'Agnel, chap. iv, *passim*.)

² Cet autel à arcatures et à colonnettes ornées de croix et ménagées dans le bloc, a été attribué au xiii^e siècle par l'abbé Pougnet.

Destination. — La forme bizarre de nos autels-cippes et leur hauteur très inégale, puisque certains n'ont que 0,80 et d'autres atteignent 1^m 70, ont fait d'abord hésiter à les considérer comme des autels; on s'est demandé tour à tour si ces monuments n'étaient pas des pieds de croix, des stèles funéraires ou tout autre chose; il n'en est rien et la présence seule, constatée sur tous, du *loculus* ou tombeau contenant les ossements des martyrs sur lesquels on célébraït les mystères sacrés dans l'Église primitive, suffit à établir leur caractère d'autels ou de supports d'autels pédiculés, comme le fait a été constaté à Antibes.

Nous savons, d'ailleurs, que les autels tabellaires ou pédiculés étaient constitués par une table de bois, de pierre ou de marbre soutenue par un support central. A cette forme primitive de l'autel, succéda celle du tombeau qui prévalut dans l'Église d'Occident en souvenir des sarcophages, sur lesquels les premiers chrétiens célébraït l'Eucharistie dans les catacombes. On donnait aux autels primitifs la forme tabellaire parce que Jésus-Christ était à table lorsqu'il institua l'Eucharistie¹.

Quant à la hauteur de nos autels-cippes, il était facile de surlever les plus bas par l'emploi d'un stylobate et de ramener les plus hauts à un niveau convenable en les enfonçant dans le sol, comme cela a certainement eu lieu pour les deux spécimens de Brignoles et de la Gayole qui se terminent dans le bas par une portion à peine ébauchée et évidemment destinée à être cachée. Enfin, il est à noter que les autels les plus bas sont, par suite de dégradations, tous privés de leur corniche de couronnement, d'où une diminution que l'on peut évaluer à 20 centimètres.

Age. — Une autre question fort intéressante se pose à propos de ces monuments. Quel est leur âge?

Pour tous ceux qui s'en sont occupés, ils datent de la période

¹ *Diction. des Antiquit. chrét.*, par JACQUIN et DUBASNEG, p. 42 et 423 et *Diction. de théologie*, par l'abbé BERGIER, au mot : autel.

allant du v^e au vii^e siècle, et voici les opinions émises sur quatre d'entr'eux.

L'autel de Rognes serait, suivant M. Rohault de Fleury (in-Constantin, op. cit., p. 513 note), qui le rapproche de ceux d'Ispagnac et de Saint-Zacharie, du v^e ou du vi^e siècle et, suivant le P. de la Croix (in-Chaillan, op. cit.), de la deuxième moitié du v^e siècle.

Celui de Favarc porterait, pour l'abbé Constantin et M. Flouest, la marque du vii^e siècle, tandis que M. Chaillan pense que sa grande roue avec α et ω indique le vi^e.

Quant au monument de la Gayole, ce dernier auteur le date de la fin du vi^e ou même du vii^e siècle, à cause de la présence du P et des caractères A et ω .

Enfin, Bargès voit dans l'autel de Saint-Zacharie une œuvre du vi^e ou du vii^e siècle.

La question pourrait être tranchée d'une façon beaucoup plus précise si nous possédions ce que j'appellerai une échelle chronologique des différentes formes du chrisme figurant sur des monuments datés d'une façon certaine comme les monnaies et les inscriptions; mais, à défaut de ce guide — encore attendu — j'ai réuni quelques indications capables d'éclairer un peu le sujet; les voici :

Le type primordial du chrisme est composé de la lettre *chi* X, coupée en deux par une barre verticale qui est un *iota* I. C'est le *chi* vergé, composé des initiales du nom du Christ $\text{I}\eta\sigma\omega\varsigma \text{X}\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma$ tel qu'il figure sur une inscription funéraire de l'an 279¹.

Sur des monnaies de Tarragone allant de 320 à 324, l'*iota* est terminé dans le haut par une boucle ronde. C'est l'apparition du P (*r/ho*) qui, avec le X (*chi*), vont former les éléments du nouveau monogramme qui ne



¹ J. MAURICE, *Bulletin des Antiquaires*, 1903, p. 310.

sera plus composé des deux initiales du nom de Jésus-Christ, mais des deux premières lettres de $\text{X}\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma$. Ce sigle figure sur des inscriptions funéraires de l'an 298 à l'an 329¹, et suivant Le Blant² jusqu'en 493. On le voit aussi sur les beaux cerceaux en plomb de Saïda (Phénicie), légués par le baron Lycklama au musée de Cannes et que de Rossi considérait comme du iv^e siècle et peut-être même du iii^e³.

Quant à l'addition des caractères α et ω dans les branches du chrisme, elle a été constatée dès l'an 377 et se maintient encore en 547⁴. Notre région a fourni des repères à ces indications par un autel et un sarcophage du musée Borely attribués au iv^e siècle⁵ et par un marbre d'Arles du ve⁶, sur lequel figure aussi une couronne ou guirlande de laurier et non d'épines.

A propos de ce dernier attribut entourant le chrisme, on le rencontre d'une façon assez suivie à partir du iv^e siècle⁷ sur des monuments; sur les monnaies, il se prolonge fort tard, puisqu'on le rencontre encore sous Justinien I^{er}, c'est-à-dire en plein vi^e siècle. Les bronzes des prédécesseurs de cet empereur, Justinien le Thrace (518-27), portent dans l'*orarium* un signe pris pour l'indice monétaire K et dans lequel je crois voir la représentation d'un demi-chrisme, disposé en parti, comme on dit en héraldique⁸.

Voilà pour le chrisme; mais, ce symbole ne constituant pas

¹ J. MAURICE, *Bulletin des Antiquaires*, 1903, p. 310. *Inscriptions chrétiennes*, préface, p. II. Bollettino, 1873.

⁴ LE BLANT, op. cit.

⁵ LE BLANT, *Catalog. du musée*, p. 66 et 67.

⁶ LE BLANT, *Inscrip. chrét.*, n° 525.

⁷ A. Marseille et à Arles sur un autel et sur un couvercle de sarcophage.

⁸ Des monnaies de Théodose II (408-50) portent le chrisme complet dans une guirlande. Cf. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*. Paris, 1862, passim.

à lui seul tout le mode d'ornementation de nos autels, des remarques devraient aussi être faites sur les dates extrêmes de l'emploi des autres motifs décoratifs qui y figurent (vase, vigne, palmettes, aigle, croix), mais c'est encore là un important travail qui reste à faire et qui exige une hauteur de vues et une érudition que seul un maître de l'archéologie chrétienne peut réunir.

Toutefois, en utilisant les données relatées plus haut sur l'évolution de la forme du chrisme et aussi quelques observations faites par de très compétents archéologues sur les autres sujets décoratifs de nos monuments, je crois pouvoir proposer le classement suivant — tout provisoire, s'entend — de nos autels-cippes, en commençant par ceux que je crois être les plus anciens :

1° Autel de la Gayole (chrisme sans *orarium* ; A et ω suspendus par des chaînettes comme sur l'inscription funéraire du bassin de carénage de Marseille considérée comme du IV^e siècle) ;

2° Autels de San Sumian de Brignoles et de Sainte-Croix de Salon (croix latines geminées ou perlées considérées par de Rossi, de Caumont et Rohault de Fleury comme marquant le V^e siècle) ;

3° Autel de Rognes (chrisme à six branches comme celui de Salon, mais les branches sont ici perlées ; les croix latines latérales étaient peut-être aussi perlées, V^e ou VI^e siècle) ;

4° Autels de Favarc et d'Antibes (chrisme à huit branches, VII^e siècle) ;

5° Autel de l'île Saint-Honorat de Lérins.

Quant à l'autel de Saint-Zacharie, je n'ose lui assigner une place dans cet essai de classement, parce que si, d'une part, son origine païenne indiscutable et son ornementation très primitive gravée au trait et non sculptée disposent à lui faire prendre

rang en tête de la nomenclature ci-dessus, d'autre part, les sujets représentés (tentures et brebis) ne font leur apparition sur d'autres monuments qu'à une époque assez basse et postérieure à celle où l'on a constaté l'emploi courant de poissons, de colombes, d'aigles, de vases, de vignes, etc. A l'égard de ce monument, nous manquons totalement d'élément local de comparaison et cela explique pourquoi Bargès s'est tenu dans un juste milieu en l'attribuant au VI^e ou au VII^e siècle.

Comme on le voit, la série des autels-cippes que nous connaissons est peu nombreuse et c'est ce qui rend encore plus intéressante l'étude de ces monuments capables de fournir de précieuses indications sur l'histoire religieuse et sur les étapes de l'art dans notre région ; mais là n'est pas tout l'intérêt qu'ils présentent. Si la nature des calcaires employés à ces ouvrages pouvait être examinée par un géologue, peut-être pourrait-on savoir de quelles carrières ils sont sortis et, par suite, si ce sont les célèbres ateliers chrétiens d'Arles, voisins de beaux gisements de pierre tendre, ou ceux moins réputés d'Aix qui les ont façonnés, ou s'ils ont été taillés et sculptés sur place par des lapidaires ambulants ou par des artisans de l'endroit.

Cette constatation augmenterait la somme si réduite de nos connaissances sur cette branche de l'histoire industrielle de notre région à l'époque mérovingienne.

Puisse cette modeste étude provoquer le secours que nous attendons de la géologie et décider aussi des confrères à rechercher et à faire connaître les autres exemplaires, encore ignorés, des autels-cippes qu'un pays comme le nôtre doit forcément posséder.

¹ L'autel de Favarc et celui de Salon sont en grès blanc à grain très fin, semblable à celui des carrières d'Arles, de Fontvieille ou des Baux.

PASSAGES DE CÉSAR ET D'ANTOINE chez les Oxybiens

par M. DE VILLE D'AVRAY,

Bibliothécaire-archiviste de la ville de Cannes.

Après avoir, à la fin du chapitre 1^{er} de notre *Histoire de Cannes*¹, tenté de délimiter les territoires occupés par les antiques populations des rives azurées, nous nous sommes reportés aux auteurs latins, pour essayer d'y découvrir quelques indications certaines sur un passé, d'autant plus difficile à reconstituer que les textes sont plus rares. Encore faut-il s'observer à lire entre les lignes, lorsqu'on a eu la bonne fortune de rencontrer enfin quelque chose de positif!

Le territoire de l'antique Egitna, au centre duquel se trouvait le *Castrum Marsellinum* (Cannes) à l'époque de la conquête des Gaules, est celui qu'occupaient les *Oxybiens* (d'Antibes au Cap-Roux et Agay). A l'Est de cette peuplade, se trouvaient les *Décécates*, s'étendant du Var à Antibes; au nord, les *Quariates* et les *Adunicates*, dans les hautes vallées du

¹ *Histoire de Cannes*, t. 1^{er}, chap. II, p. 108; manuscrit. — Médaille de vermeil au Concours du Prix Thiers, 1907.

